

#Bruno Latour, une lecture aérobique

1

« Comment ta rencontre avec Bruno Latour a-t-elle influencé et façonné la manière dont tu travailles sur la nature et les questions environnementales ?

2

Quel est ton rapport à "l'état de guerre" auquel Latour a souvent fait référence dans ses travaux sur Gaïa et le changement climatique ? »

3

Bonjour à toutes et tous. Merci beaucoup d'avoir organisé cette journée. Je me sens très touché d'y prendre part et d'avoir ainsi la chance de pouvoir rendre hommage à la pensée de Bruno Latour, dont la rencontre m'a tant façonné. Deux questions m'ont été posées ; d'une part, comment cette rencontre a influencé ma manière d'appréhender la « nature », avec tout plein de guillemets évidemment, et quoi faire avec cette métaphore de la guerre et de la paix, si présente dans les écrits de Latour. Je me suis dit que dix minutes devraient amplement suffire pour étaler tous les problèmes que pose l'idée de nature et puis tenter de les réconcilier. Sans les pacifier, bien sûr ! Alors, accrochez vos ceintures de sécurité... si vous le souhaitez.

4

Je voudrais partir de mon expérience de lecteur. Je suis par disposition une personne lunaire, on pourrait dire un distrait contrarié. Cela fait de moi un bon candidat à l'idiotie. Je suis sûr que bon nombre d'entre vous partagent cette joie sans équivalent qui consiste à chevaucher au-delà des mots, à vagabonder dans les contrées de l'imagination ; bon, c'est un peu ma patrie. Parfois, quand c'est comme ça, le monde où on vit, la situation pratique, vitale, qui nous est faite, peut gêner aux entournures ; il m'arrive de m'y sentir à l'étroit, pris au piège, acculé, fait comme un rat. La tentation est grande de constituer alors la lecture comme fuite, l'expérience de pensée comme expérience de sortie du monde, bref, d'aller crapahuter sur mars.

5

Bruno Latour a été pour moi, contre cette tentation, un antidote, ou, pour le dire en ses propres termes, un puissant attracteur terrestre. La tête dans le cosmos peut-être, si on veut, mais les pieds dans la glaise. J'ai appris de lui cette chose incroyable, j'ai appris qu'on pouvait « apprendre à faire de l'espace ». Ici-bas ! Maintenant ! Sur cette terre ! Et ça, pour moi, c'est un événement de grande ampleur. Car comment ne pas vivre le rappel au monde comme une assignation ? Comment ne pas redoubler la condition terrestre d'une condition carcérale ? Il fallait de bien puissants opérateurs

6

de pensée pour désincarcérer la présence au monde et lui donner une bouffée d'air bienvenue. C'est un cadeau dont j'essaye d'hériter tous les jours.

C'est pourquoi je voudrais caractériser cette expérience de lecture 7
« d'aérobique » ; de aero, l'air, et de bios, la vie. L'aérobique, ça désigne tout à la fois la réintroduction du mouvement dans des situations qui en étaient dépourvues – comme dans la pratique sportive du même nom – et les conséquences même de ce mouvement, ce qu'il produit, ce qu'il suscite. Quand vous lisez qu'entre, d'une part, les êtres de la reproduction **REP** * et, d'autre part, l'accès aux lointains permis par la référence **REF**, il y a un reste, il y a un inaccessible, eh bien vous décollez ce qui était jointif, ce qui avait été préalablement unifié. Et le léger jour qui se crée entre les deux, l'air de rien, ça fait une de ces respirations ! Ça fabrique très littéralement un espace, d'autant plus immense qu'il avait été nié, écrasé, recouvert, enseveli. Ouvrir des espaces entre ce qui était préalablement amalgamé, comme le disent Isabelle et Didier... ; suivre avec David Lapoujade un « principe d'agrandissement »... ; cela permet de reprendre son souffle.

Remettre de l'air veut aussi dire s'exposer à la corrosion. L'air oxyde, l'air fatigue. Exposer une pensée au grand vent c'est se fabriquer une exigence de mouvement. C'est l'autre aspect de l'aérobie ; ce n'est pas une pensée en bocal. C'est une pensée qui peut certes fermenter, mais pas dans des conditions contrôlées. Elle peut s'exposer aux levures qui lèvent dans l'atmosphère, elle peut s'initier aux joies de la fermentation alcoolique comme les prunes au pied du prunier, bref toutes ces altérations qui peuvent se produire en milieu oxygéné. C'est cela aussi qui me fait sentir vivant à cette lecture ; le monde en sort toujours un petit peu plus vaste, car il faut sans cesse se mouvoir, aller au contact d'entités toujours plus nombreuses, aller se frotter aux bruissements du monde. Plus les mondes à explorer sont vastes et plus ils appellent, par une étrange magie, à être peuplés. 8

Je vous disais que j'étais lunaire par tempérament et répondait à 9
« l'attracteur terrestre », Gaïa, qui invite à regarder vers le bas. Et là, le long du chemin, tout du long, je ne cesse de découvrir toujours plus d'habitants ; des vaches qui font de la résistance hormonale ; des morceaux de génome complètement éparpillés ; des bactéries qui, en résistant, prouvent qu'elles existent, des écologies ruminantes qui, quand elles ne tournent pas en ulcère, évoquent avec une poignante beauté des

récifs de coraux. Bref, il y en a du monde, là-dessous. C'est très peuplé. Devenir terrestre, c'est super, mais comme le dirait Isabelle, « la terre ne se laisse pas approcher si facilement ! ».

D'où j'en reviens à la première des deux questions qui m'ont été posées ; que faire de la nature ? Je dirais que cette double expérience d'élargissement et de peuplement soulève un problème de cohabitation. Il faut faire de l'aérobic dans les zones de contact, sous peine de claustrophobie. Dans ces espaces il y a de plus en plus de courants d'air ; ce qui veut dire que l'enveloppe des entités qui s'y trouvent est exposée, s'érode, s'use, se troue, multipliant les possibilités de se relier à d'autres êtres, d'autres entités. Les membranes deviennent poreuses. Les entités cessent d'être closes sur elles-mêmes. Elles deviennent des monades, des centres d'expérience, pour reprendre une expression de Didier.

Difficile de ne pas voir une grande violence à réduire ce fantastique grouillement à un singulier, « la nature ». Si tous ces êtres exposés au grand vent deviennent poreux, ça nous laisse par contraste avec la sensation d'une « Nature » une, une idée un peu sphérique, sans trop d'aspérités et brûlante à manipuler, un concept dangereux. C'est peut-être une illusion, mais si c'en est une, c'en est une fameuse et très répandue (mighty and widespread) ! Bref, le très efficace concept de Nature fait partie de la cosmogonie des Modernes ; c'est pourquoi il faut toujours reprendre le travail de le désamalgamer, le repousser quand il écrase des situations, réinsuffler de l'air quand il devient suffocant, repeupler quand il conduit à fabriquer des déserts – comme Cronon l'a si bien raconté.

Alors, que faire ? La guerre, bien sûr ! Bruno l'a assez écrit et répété. La guerre relative, celle qui permet de ventiler différentes façons de se rapporter à des mondes ; elle est toujours préférable, nous disait-il, à une paix totale qui soit l'œuvre de pacifistes absolus. Toutefois me reviennent en mémoire ces mots de Donna Haraway ; « Bruno Latour est mon ami, mais là où il est sur le point de devenir mon ennemi, c'est lorsqu'il fait usage de ses métaphores de guerre et de paix ».

Me revoici, humble lecteur attiré par l'attracteur terrestre, saisi par l'immensité de ce que je ne sais pas et ne peut savoir, à arpenter une Gaïa dont chacune des facettes m'est inconnue. J'assiste, médusé, à la prolifération d'une myriade d'êtres dont je n'avais même jamais soupçonné l'existence. C'est encore un peu tôt pour la guerre ; à ce compte-là, ce serait plutôt un aller simple pour le maquis. Quelle guerre mener quand c'est le champ de bataille lui-même qui se dérobe ? Cette interrogation, du

10

11

12

13

reste, taraude, je pense, le dernier Latour des « Où suis-je ? » et « Où atterrir ? ». Peut-être, dans ses derniers essais, Bruno Latour a-t-il été habilement dressé par les éco-féministes à devenir plus agile, à privilégier, aux arts de la guerre, des arts de se repérer dans la fine pellicule qui nous tient lieu de zone habitable.

Nous vivons une époque de plein désarroi, oui, confinés à une condition terrestre qui fuit par tous les bouts. C'est terrifiant et c'est suffocant. L'écologie rend fou, c'est bien connu. Et seul le fou, nous rappelle Nietzsche, « crache contre le vent dominant »... Alors, oui, respirer, continuer à aérer, c'est important, en territoires pré-occupés. Cela veut dire continuer à ouvrir des espaces, des interstices, des failles, des creux, des trous, dans toutes les machines à produire de la sphéricité, de l'équilibre spontané ou autres lois de la nature. Cela veut dire entendre l'insistance de ce qui engendre, de ce qui persiste à engendrer, malgré les vents terribles de la modernisation. Respirer avec, conspirer, c'est au fond regagner de la capacité de mouvement soi-même, lecteur devenant poreux, désentravé, libéré, oui, émancipé au fur et à mesure des rencontres toujours plus improbables de leurs ramifications toujours plus denses.

Et, pour le surplus ; s'en remettre à cette image, charriée par un vent fripon, de Bruno Latour en professeur d'aérobic.

14

15